

Hélène Cixous

Le Rire de la Méduse

et autres ironies

Préface de Frédéric Regard



Galilée

Je parlerai de l'écriture féminine : *de ce qu'elle fera*. Il faut que la femme s'écrive : que la femme écrive de la femme et fasse venir les femmes à l'écriture, dont elles ont été éloignées aussi violemment qu'elles l'ont été de leurs corps ; pour les mêmes raisons, par la même loi, dans le même but mortel. Il faut que la femme se mette au texte – comme au monde, et à l'histoire –, de son propre mouvement.

Il ne faut plus que le passé fasse l'avenir. Je ne nie pas que les effets du passé sont encore là. Mais je me refuse à les consolider en les répétant ; à leur prêter une inamovibilité équivalente à un destin ; à confondre le biologique et le culturel. Il est urgent d'anticiper.

Ces réflexions, parce qu'elles s'avancent dans une région sur le point de se découvrir, portent nécessairement la marque de l'entretemps que nous vivons, celui où le nouveau se dégage de l'ancien, et plus exactement la nouvelle de l'ancien. C'est pourquoi, comme il n'y a pas de lieu d'où poser un discours, mais un sol millénaire et aride à fendre, ce que je dis a au moins deux faces et deux visées : détruire, casser ; prévoir l'imprévu, projeter.

J'écris ceci en tant que femme vers les femmes. Quand je dis « la femme », je parle de la femme en sa lutte inévitable avec l'homme classique ; et d'une femme-sujet universelle, qui doit faire advenir les

Ces textes – pour la première fois réunis en un seul volume – ayant une existence très étendue dans de nombreuses langues étrangères, nous avons pris le parti de conserver leur état primitif, à quelques très rares exceptions près.

femmes à leur(s) sens et leur histoire. Mais il faut dire, avant tout, qu'il n'y a pas, aujourd'hui même, et malgré l'énormité du refoulement qui les a maintenues dans ce « noir » qu'on essaie de leur faire reconnaître comme leur attribut, une femme générale, une femme type. Ce qu'elles ont *en commun*, je le dirai. Mais ce qui me frappe, c'est l'infinie richesse de leurs constitutions singulières : on ne peut parler d'une sexualité féminine, uniforme, homogène, à parcours codable, pas plus que d'un inconscient semblable. L'imaginaire des femmes est inépuisable, comme la musique, la peinture, l'écriture : leurs coulées de fantasmes sont inouïes. J'ai plus d'une fois été émerveillée par ce qu'une femme me décrivait d'un monde sien qu'elle hantait secrètement depuis sa petite enfance. Monde de recherche, d'élaboration d'un savoir, à partir d'une expérimentation systématique des fonctionnements du corps, d'une interrogation précise et passionnée de son érogénéité. Cette pratique, d'une richesse inventive extraordinaire, en particulier de la masturbation, se prolonge ou s'accompagne d'une production de *formes*, d'une véritable activité esthétique, chaque temps de jouissance inscrivant une vision sonore, une *composition*, une chose belle. La beauté ne sera plus interdite. Alors je souhaitais qu'elle écrive et proclame cet empire unique. Pour que d'autres femmes, d'autres souveraines inavouées, s'écrient alors : moi aussi je déborde, mes désirs ont inventé de nouveaux désirs, mon corps connaît des chants inouïs, moi aussi je me suis tant de fois sentie pleine à exploser de torrents lumineux, de formes beaucoup plus belles que celles qui encadrées se vendent pour toute la galette qui pue. Et moi aussi je n'ai

rien dit, je n'ai rien montré; je n'ai pas ouvert la bouche, je n'ai pas re-peint ma moitié du monde. J'ai eu honte. J'ai eu peur et j'ai bouffé ma honte et ma peur. Je me disais : tu es folle! Qu'est-ce que c'est que ces montées, ces inondations, ces bouffées? Quelle est la femme bouillonnante et infinie qui n'a pas, immergée qu'elle était dans sa naïveté, maintenue dans l'obscurantisme et le mépris d'elle-même par la grande poigne parentale-conjugale-phallogocentrique, *eu honte de sa puissance*? qui ne s'est pas, surprise et horrifiée par le remue-ménage fantastique de ses pulsions (car on lui a fait croire qu'une femme bien réglée, normale, est d'un calme... divin), accusée d'être monstrueuse? qui, sentant s'agiter une drôle d'envie (de chanter, d'écrire, de proférer, bref de faire sortir du neuf), ne s'est pas crue malade? Or sa maladie honteuse, c'est qu'elle résiste à la mort, qu'elle donne tant de fil à retordre.

Et pourquoi n'écris-tu pas? Écris! L'écriture est pour toi, tu es pour toi, ton corps est à toi, prends-le. Je sais pourquoi tu n'as pas écrit. (Et pourquoi je n'ai pas écrit avant l'âge de vingt-sept ans.) Parce que l'écriture c'est à la fois le trop haut, le trop grand pour toi, c'est réservé aux grands, c'est-à-dire aux « grands hommes »; c'est de « la bêtise ». D'ailleurs tu as un peu écrit, mais en cachette. Et ce n'était pas bon, mais parce que c'était en cachette, et que tu te punissais d'écrire, que tu n'allais pas jusqu'au bout; ou qu'écrivant, irrésistiblement, comme nous nous masturbions en cachette, c'était non pas pour aller plus loin, mais pour atténuer un peu la tension, juste assez pour que le trop cesse de tourner. Et puis dès qu'on a joui, on se dépêche de se

culpabiliser — pour se faire pardonner; ou d'oublier, d'enterrer, jusqu'à la prochaine.

Écris, que nul ne te retienne, que rien ne t'arrête : ni homme, ni imbécile machine capitaliste où les maisons d'édition sont les rusés et obséquieux relais des impératifs d'une économie qui fonctionne contre nous et sur notre dos; ni *toi-même*.

Les vrais textes de femmes, des textes avec des sexes de femmes, ça ne leur fait pas plaisir; ça leur fait peur; ça les écoëure. Gueule des lecteurs, chefs de collection et patrons trônant.

J'écris femme : il faut que la femme écrive la femme. Et l'homme l'homme. On ne trouvera donc ici qu'oblique réflexion vers l'homme, auquel il revient de dire ce qu'il en est pour lui de sa masculinité et de sa féminité : cela nous regardera quand ils auront ouvert leurs yeux pour se voir¹.

Elles reviennent de loin : de toujours : du « dehors », des landes où se maintiennent en vie les sorcières; d'en

1. Ils ont encore tout à dire, les hommes, sur leur sexualité, et tout à écrire. Car ce qu'ils en ont énoncé, pour la plupart, relève de l'opposition activité/passivité, du rapport de force où il se fantasme une virilité obligatoire, envahissante, colonisatrice, la femme donc étant fantasmée comme « continent noir » à pénétrer et « pacifier » (on sait ce que pacifier veut dire comme opération scotomisante de l'autre et méconnaissance de soi). À conquérir on a vite fait de s'éloigner de ses bords, de se perdre de vue et de corps. La façon qu'a l'homme de sortir de lui-même dans celle qu'il prend non pour l'autre, mais pour sienne, le prive, le saït-il, de son propre territoire corporel. À se confondre avec son pénis, et à se jeter à l'assaut, on comprend qu'il ait le ressentiment et la crainte d'être « pris » par la femme, d'être en elle perdu, absorbé, ou seul.

dessous, en deçà de la « culture »; *de leurs enfances* qu'ils ont tant de mal à leur faire oublier, qu'ils condamnent à *l'in pace*. Emmurées les petites filles aux corps « mal élevés ». Conservées, intactes d'elles-mêmes, dans la glace. Frigidifiées. Mais qu'est-ce que ça remue là-dessous! Quels efforts il leur faut faire, aux flics du sexe, toujours à recommencer, pour barrer leur menaçant retour. De part et d'autre, un tel déploiment de forces que la lutte s'est pour des siècles immobilisée dans l'équilibre tremblant d'un point mort.

*

Les voilà qui reviennent, les arrivantes de toujours : parce que l'inconscient est imprenable. Elles ont erré en rond dans l'étroite chambre à poupees où on les a bouclées; où on leur a fait une éducation décevelante, meurtrière. On peut en effet incarcarer, ralentir, réussir trop longtemps le coup de l'Apartheid, mais pour un temps seulement. On peut leur apprendre, dès qu'elles commencent à parler, en même temps que leur nom, que leur région est noire : parce que tu es Afrique, tu es noire. Ton continent est noir. Le noir est dangereux. Dans le noir tu ne vois rien, tu as peur. Ne bouge pas car tu risques de tomber. Surtout ne va pas dans la forêt. Et l'horreur du noir, nous l'avons intériorisée.

Contre les femmes ils ont commis le plus grand crime : ils les ont amenées, insidieusement, violemment, à haïr les femmes, à être leurs propres ennemies, à mobiliser leur immense puissance contre elles-mêmes, à être les exécutantes de leur virile besogne.

Ils leur ont fait un antinarcissisme! un narcissisme

qui ne s'aime qu'à se faire aimer pour ce qu'on n'a pas ! Ils ont fabriqué l'infâme logique de l'antiamour.

Nous les précoces, nous les refoulées de la culture, les belles bouches barrées de bâillons, pollen, haleines coupées, nous les labyrinthes, les échelles, les espaces foulés ; les volées – nous sommes « noires » et nous sommes belles.

Orageuses, ce qui est nôtre se détache de nous sans que nous redoutions de nous affaiblir : nos regards s'en vont, nos sourires filent, les rires de toutes nos bouches, nos sangs coulent et nous nous répandons sans nous épuiser, nos pensées, nos signes, nos écrits, nous ne les retenons pas et nous ne craignons pas de manquer.

Bonheur à nous, les omises, les écartées de la scène des héritages, nous nous inspirons et nous nous exprimons sans essoufflement, nous sommes partout !

Nous, les arrivées de toujours, qui, désormais, si nous disons, pourrait nous interdire ?

Il est temps de libérer la Nouvelle de l'Ancienne en la connaissant, en l'aimant de s'en tirer, de dépasser l'Ancienne sans retard, en allant au-devant de ce que la Nouvelle sera, comme la flèche quitte la corde, d'un trait rassemblant et séparant les ondes musicalement, afin d'être plus qu'elle-même.

Je dis qu'il faut : puisqu'il n'y a pas eu encore, à quelques rares exceptions près, d'écriture qui inscrive de la féminité. Si rares qu'on ne peut, en sillonnant les littératures à travers temps, langues et cultures¹, revenir qu'effrayé de cette presque vaine battue : on sait que le

1. Je ne parle ici que de la place « réservée » à la femme par le monde occidental.

nombre de femmes écrivains (tout en ayant augmenté très peu à partir du XIX^e siècle) a toujours été dérisoire. Savoir inutile et leurrant si de cette espèce d'écrivaines on ne déduit pas d'abord l'immense majorité dont la facture ne se distingue en rien de l'écriture masculine, et qui soit occulte la femme, soit reproduit les représentations classiques de la femme (sensible-intuitive-réveuse, etc.)¹.

J'ouvre ici une parenthèse : je dis bien écriture masculine. Je soutiens, sans équivoque, qu'il y a des écritures marquées ; que l'écriture a été jusqu'à présent, de façon beaucoup plus étendue, répressive, qu'on le soupçonne ou qu'on l'avoue, gérée par une économie libidinale et culturelle – donc politique, typiquement masculine →, un lieu où s'est reproduit plus ou moins consciemment, et de façon redoutable car souvent occulté, ou paré des charmes mystifiants de la fiction, le refoulement de la femme ; un lieu qui a charrié grossièrement tous les signes de l'opposition sexuelle (et non de la différence) et où la femme n'a jamais eu sa parole, cela étant d'autant plus grave et impardonnable que justement l'écriture est la possibilité même du changement, l'espace d'où peut s'élanter une pensée subversive, le

1. Alors quelles sont les écritures dont on pourrait dire qu'elles sont « féminines » ? Je ne ferai ici que désigner des exemples : il faudrait en produire des lectures qui fassent surgir dans leur signification ce qui s'y répand de féminité. Ce que je ferai ailleurs. En France (a-t-on noté notre infinie pauvreté en ce champ ? Les pays anglo-saxons ont eu des ressources nettement plus importantes), pour feuilleter ce que le XX^e siècle a jusqu'à présent [1974] laissé s'écrire, et c'est bien peu, je n'ai vu inscrite de la féminité que par Colette, Marguerite Duras et... Jean Genet.